



Cl. Branger

Lady Macbeth souhaite la bienvenue au roi Duncan. (Façade nord de l'Abbaye de Saint-Wandrille).

## LA REPRÉSENTATION DE "MACBETH" A SAINT-WANDRILLE



UNE ÉTUDE DE M. SÉVERIN-MARS SUR LA COMPOSITION DU RÔLE DE MACBETH

Mme Georgette Leblanc-Mæterlinck et son mari ont donné en l'abbaye de Saint-Wandrille, leur résidence d'été, une admirable représentation du *Macbeth* de Shakspeare, traduit par le grand poète Mæterlinck. Cette représentation se distinguait en ce que les salles mêmes, le cloître et les dépendances de l'abbaye composaient le décor de cette réalisation qui fut inoubliable. Seuls cinquante privilégiés y assistaient. Mme Georgette Leblanc-Mæterlinck fut une admirable lady Macbeth. M. Séverin-Mars, à qui était échu le redoutable honneur d'incarner Macbeth, a réussi de ce terrible rôle une composition très remarquable.

Nous avons demandé à l'excellent tragédien de bien vouloir écrire, à l'intention de nos lecteurs, un article sur le rôle de Macbeth, la façon dont il en avait compris et établi l'interprétation.

C'est cette étude que nous publions aujourd'hui — l'abondance des matières nous contraignit à ce léger retard — avec les photographies prises au cours de la si originale représentation de Saint-Wandrille.

\*  
\* \*

Lorsque j'eus l'honneur d'être choisi pour jouer *Macbeth* à Saint-Wandrille, je repris connaissance de la pièce et je fus effrayé. Non pas seulement de la difficulté de ma tâche et de l'étrange beauté des circonstances, mais surtout des multiples et indéchiffrables aspects

de l'âme qu'il m'était donné de contempler... Des contradictions m'y apparurent si brutales, qu'elles bouleversèrent en mon esprit les traits que peu à peu je m'étais créés de cet être, les défigurant en des héroïsmes surhumains, en des veuleries animales, en des puérités comiques.

D'abord cet homme arrive, guerrier étincelant et impassible sous sa cuirasse d'acier. Tout le jour il a élargi ses larges épaules dans la mêlée et nargué par devoir le grand mystère de la mort. Le geste de son épée a lui, sûr, large, calmement dévastateur. Il a vaincu dans la maîtrise de ses nerfs et de son énergie. A peine est-il secoué d'un tressaillement lorsque les sorcières et leurs voix suraiguës et les flammes de leurs feux mettent un souffle de peur aux naseaux de son cheval. Il les interpelle avec rudesse, avec loyauté. Il est un peu ironique. Il met en doute leurs prophéties. Il rit presque. Il leur ordonne de parler. Et sa voix est la même que celle dont, tout à l'heure, il donnait des ordres précis et lumineux dans le désordre et l'ombre de la mêlée. Enfin, c'est un bloc puissant, trapu, incorruptible ; c'est une magnifique et un peu lourde façade de héros qui se dresse en ce soir apaisé de bataille.

Puis le temps et la vie accomplissent une œuvre foudroyante. La première prophétie des sorcières se réalise. Des hommes porteurs de remerciements le saluent thane de Cawdor. Alors c'est un bouleversement à peine dissimulé. En un instant, presque sans transition, cet homme tout à l'heure *impassible devant toutes les images de la mort qu'il semait lui-même*, ce soldat dont chacun rapporte les actes de vaillance dans cette grandiose défense du royaume frissonne longuement dans son armure. Venus, on ne sait de quels lointains atavismes, l'ambition et le meurtre accourent, frénétiques. Ils envahissent cette âme, la bourrent, la déforment de pensées troubles, la saoulent de



Cl. Branger

Cependant qu'il parle affectueusement à Banco, Macbeth projette de l'assassiner sans retard.



« Tous les parfums de l'Arabie ne purifieraient pas cette petite main-là ! »  
(Scène 1<sup>re</sup> de l'acte V.)

mauvais désirs. C'est à peine si, balbutiante, la conscience parle et constate le ravage. Il s'avoue pourtant à lui-même en phrases entrecoupées, il se rend compte que *sa faible nature d'homme* est ébranlée effroyablement. ... Et Macbeth, l'impassible, le loyal, titube avec une face louche... Et dans la nuit où flotte encore et s'éparpille le tendre murmure de la gloire, le galop de son cheval qui, tout à l'heure érigeait un héros, remporte maintenant et ballote un assassin.

Il va être, sans doute, un régicide unique. Il est évident que la pensée meurtrière une fois entrée dans cette volonté sera définitive et sans sursaut... Tout l'indique et l'accuse. Non. Elle est torturante. L'homme aux épaules larges, à la voix retentissante, le si sûr et si équilibré contemplateur d'agonies, sue d'angoisse dans tous les coins de sa maison. Derrière la façade éblouissante de son armure, il apparaissait formidable, presque au-dessus de l'humanité; son armure ôtée, il rentre dans l'humanité par les portes les plus basses. Il est un tout petit homme, un simple assassin, sans beauté, sans génie, sans courage. Honteusement il suppute les chances de succès. Il les soupèse dans des mains qui, énormes sous leurs gantelets, apparaissent maintenant toutes nues, crispées et faibles comme celles d'un enfant malade. Son projet seul l'hallucine et lui fait proférer des pensées d'une lâcheté, d'une vulgarité étonnantes. Il brave la justice de Dieu parce que invisible dans l'éternité, mais balbutie de peur en s'affirmant à lui-même que *dans ces cas-là on nous juge ici-même*. Et ce sont de honteuses circonspections et toute la débâcle d'une sensibilité inférieure, au travers de laquelle il rend hommage, magnifiquement, à la gracieuse sérénité de l'homme qu'il voudrait bien, mais qu'il n'ose pas tuer... Où est donc le triomphateur de la dernière bataille? Où est l'athlète aux poings gigantesques? Où est la bête impitoyable et lucide? Elle meurt. Sa femme la ressuscite, la recrée. Il pleurait il y a un instant sur Duncan, maintenant il rit féroce en échafaudant déjà la possibilité des désespoirs hypocrites. Le mâle est dressé de nouveau. Il exulte. Il va *tendre tous les ressorts de son être vers ce terrible but*. Minutieusement, avec une grande netteté d'esprit, il préconise les plus cyniques allures: *Narguons les gens par la belle apparence; un visage faux doit cacher ce que sait un cœur faux*.

... Et sans doute un meurtre admirable va troubler la quiétude de l'humanité. Tant d'intelligence, de volonté, de cruauté reconquises, concentrées, vont se nouer pour aboutir à quelque prodigieuse et calme atrocité. Les remords, les effrois, les soubresauts de l'instinct ont été étouffés, les dernières lueurs de la pitié éteintes. C'est en lui



Parmi la végétation sauvage de la lande, les trois sorcières se livrent à leurs incantations.

Cl. Branger

toute l'obscurité du meurtre, mais en cette obscurité il va se mouvoir avec grâce. On sait que le vent peut souffler dans la nuit, faire grincer les portes et semer l'épouvante : on en rit. Cela va être un impérissable chef-d'œuvre de crime !... C'est un assassinat piteux, maladroit, affreux de puérité et de tragique prévu. L'Anglo-Saxon à la mâchoire lourde a des visions. C'est en délirant qu'il va à l'action. La bestialité, la puissance de ses reins craque. Il revient tremblant, à moitié mort de son meurtre. Dans son affolement dérisoire, lui, capable de faire s'entrechoquer des armées, a emporté les poignards de la boucherie. Il halète, crie ses terreurs et les profère exagérément. Il a entendu une voix, il ne dormira plus. L'horreur de sa vie future ainsi sans sommeil le bouleverse. Le sang sur ses mains lui fait peur, alors que, si souvent, autrefois, il sourit devant le rouge jaillissement des artères crevées. Il n'est qu'une loque gémissante que le moindre bruit contorsionne. Il le constate. C'est avec peine que sa femme, merveilleuse d'énergie, de sang-froid, l'arrache à son hébétude. Et l'homme, si beau, si grand dans son armure étincelante, inaccessible à la peur sur les champs de bataille, grelotte, se convulse et échappe à sa volonté avec des gestes ridicules de maniaque.

Maintenant c'est la fin ? Il va mourir, écrasé sous la catastrophe qu'il a provoquée ? Non. Quelques instants après, il reparait tranquille, souriant... repeigné. Il s'entretient aimablement avec quelques personnes. Et quand éclate la clameur de douleur et de mort, quand sonne la cloche d'alarme, quand les chiens hurlent, quand le château retentit de tous les cris de la terreur, c'est avec une prodigieuse souplesse latine que cet Ecossais donne le spectacle du plus tragique, du plus déchirant désespoir. Un incomparable comédien surgit en lui ! La maîtrise, la sûreté de celui qui, il y a quelques instants bégayait d'effroi devant son acte, dissipe et chasse les premiers soupçons !...

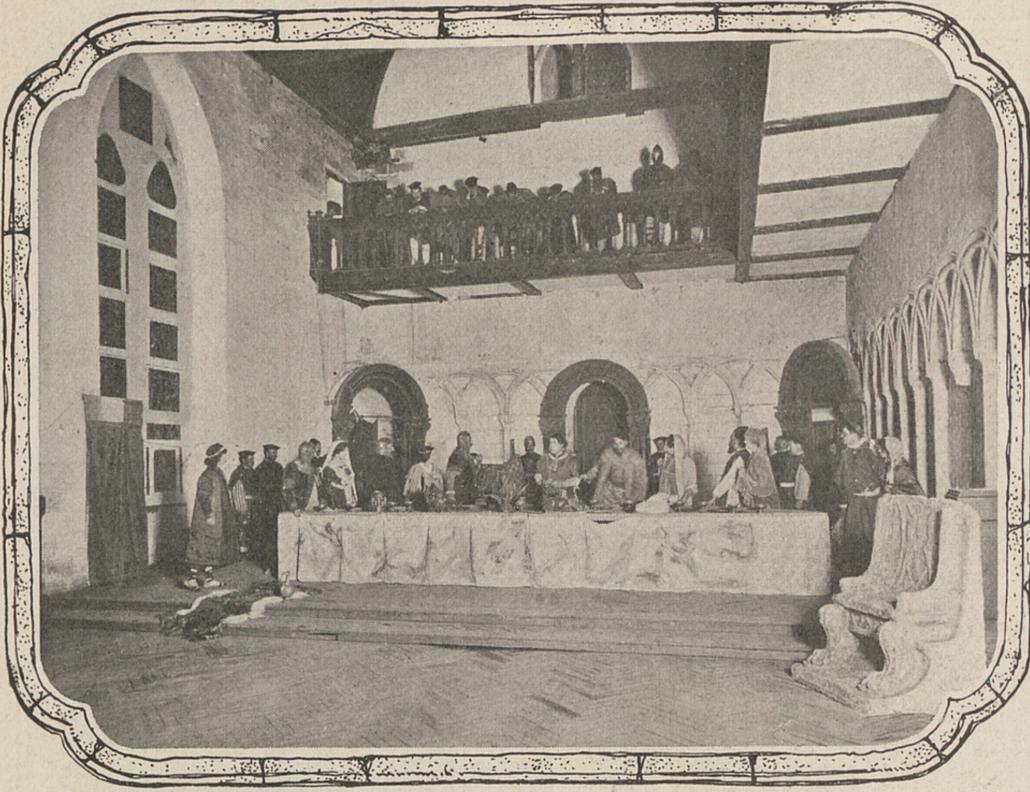
Quel roi va être celui qui a eu la force de faire cela ? Une statue de marbre pâle s'animant dans la tranquille splendeur d'un crépuscule, sans doute ! On va le voir évoluer souverainement beau et majestueux avec la solennité et l'exagération mièvre des barbares chargés de pierreries ?... Non. C'est le souverain le plus hagard de l'histoire. Une seule pensée le hante. Non pas tuer, mais bien, faire tuer autour de lui. Et sa pauvre, sa chétive humanité, il la montre toute nue aux assassins qu'il destine à Banco. C'est d'abord une grande habileté de

parole ; il remue leur haine avec une science infinie ; puis, peu à peu, il perd pied. Il descend à la honteuse familiarité des complicités les plus louches. Comme il les estime ces assassins ! Il les assure de toute sa reconnaissance, de tout son amour. Il leur avoue que la vie de Banco le rend malade, tout simplement, et que sa mort seule lui ramènera la santé. Il leur explique risiblement, misérablement, qu'il ne peut pas lui-même tuer Banco à cause d'amis communs dont il ne veut pas perdre l'estime... il leur explique qu'il a vraiment de très sérieuses raisons pour que le meurtre soit caché aux yeux de la foule... Quelle dérision...

Quelle route a descendue cet homme, à plat ventre, en bosselant et en éparpillant sa belle armure étincelante, depuis le soir triomphal où il dominait la mêlée de ces cris ; où, de ses poings croisés sur sa vaste poitrine grondante, il étouffait la révolte ; où, de sa loyale épée, il souffletait les ennemis de son *roi*, jusqu'à cette heure vécue, accroupi et défaillant sur son trône, et chuchotant les plus honteux projets aux oreilles de deux assassins !

Puis, c'est la folie du banquet et celle du cloître. C'est une tourmente de nervosité qui étreint cette misérable créature. Puis la fin : la bête farouche, traquée, aux yeux sanglants. Il divague, crie qu'il est insensible à tout, que rien ne peut le faire tressaillir. Au même instant la mort de sa femme le déchire, l'ouvre de haut en bas, et l'on voit apparaître une âme qui semble toute neuve, qu'on ne comprend pas tant elle est belle, mélancolique et douce. D'elle sortent de résignés, d'admirables reproches contre la vie, *cette histoire contée par un idiot, pleine de fureur et de bruit et qui ne veut rien dire*. Et ce sont d'autres paroles superbes de sérénité à peine amère, et de clairvoyance prophétique. Alors ?... alors pourquoi le premier meurtre ensanglantant toute sa vie ? Pourquoi ces défaillances et ces audaces, ces terreurs et ces frénétiques défenses, ces invectives aux soldats et ces paroles sublimes ? Comment expliquer que cette bête monstrueuse portait en elle cette lumière visible seulement lorsque la façade est écroulée ?... Il n'est pas possible que Shakspeare ait volontairement créé un être fait de si incroyables contradictions !

Cela n'était pas possible en effet. Si on est confondu, dérouté, par les aspects extraordinairement multiples de l'âme de Macbeth, on ne



La scène du banquet où le fantôme de Banco apparaît à Macbeth.

Cl. Branger

peut pas ne pas constater à chaque moment de l'œuvre avec quelle majestueuse précision s'y déroule la terrible « logique de la vie, » cette logique si étroite que seuls les hasards de l'eau, du vent, du feu, peuvent en desserrer les enchevêtrements.

Elle échappe d'abord à la pensée désorbitée ; mais si on peut la reconstituer, menus faits par menus faits, elle s'élève peu à peu, s'échafaude et s'étage en une terrible et indestructible harmonie. Les hommes lui ont donné le nom de fatalité.

Dans cette logique reconstituée si haute et si dure qu'aucun poing humain ne peut l'ébranler, le poète, en un contraste inouï, a fait se mouvoir un être qui n'avait que l'apparence, la façade de la force. Illogisme qui mène à toutes les chutes : de là jaillit le drame. Macbeth n'était pas un guerrier, Macbeth n'était pas un meurtrier, Macbeth n'était pas un surhomme de la domination et du crime. C'était un homme. C'était un de ces petits hommes à l'âme falote, aux aspirations furtives et faibles que trompent parfois une fausse vigueur physique et qui prennent dans la vie la route qui ne leur fut pas destinée. Ceci, à cause d'une ambition enfantine et d'une domination brutale.

Ces créatures se parent parfois de brillantes apparences. Elles font le premier geste de l'homme fort et les conséquences déclanchées par cette terrible « logique de la vie » s'abatent sur elles et les écrasent. C'est alors une terrible agonie dans laquelle elles se débattent avec des clameurs et des rages, perdant toute raison, commettant les actes les plus étonnants, les plus inattendus, déchaînant autour d'elles les catastrophes. Aujourd'hui on les appelle des demi-fous. Macbeth est ce cas pathologique minutieusement annoté et entre les phrases duquel Shakspeare a fait s'éployer la profondeur psychologique et la puissance poétique de son génie. La fièvre de la vie moderne a singulièrement accusé ce type. Nous le

croisons chaque jour sous les plus trompeurs aspects. S'il est rapetissé, il n'en est pas moins de la réalité la plus poignante et la plus affreuse.

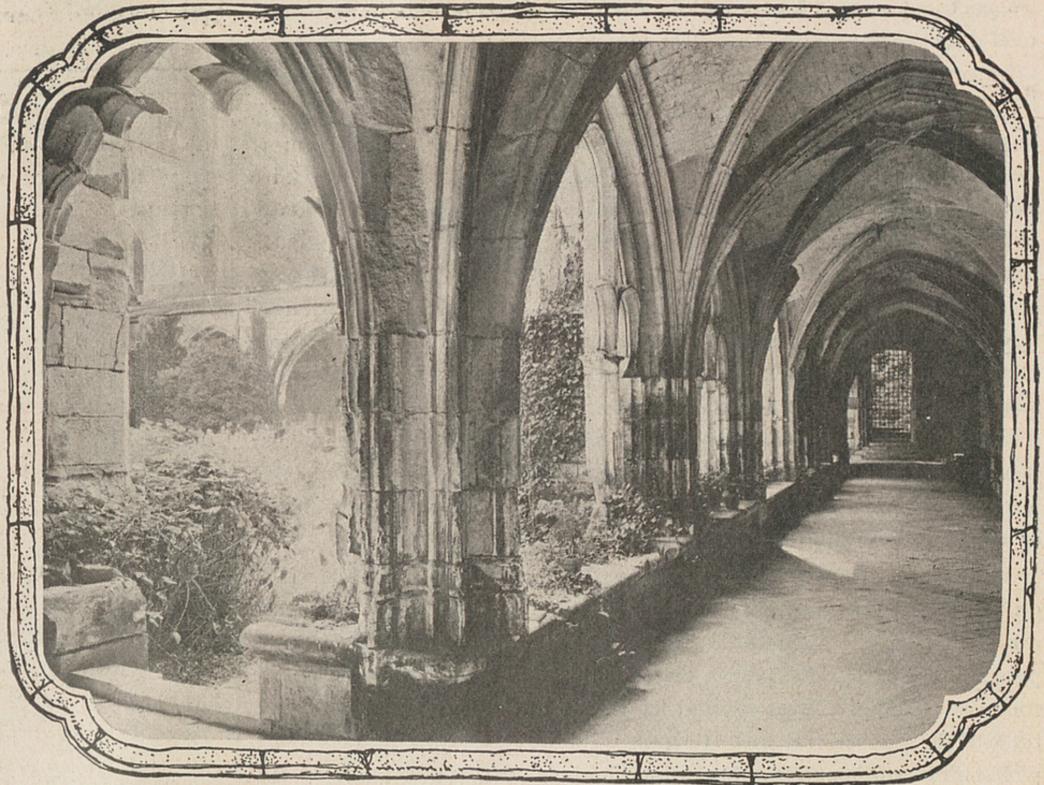
Une fois bien convaincu de cette réalité, je résolus d'aller à ses extrêmes, de rejeter toutes les conventions qui ordonnent à l'acteur de garder son prestige. En un mot, de renoncer à tous les artifices du théâtre. Les circonstances d'ailleurs m'y forçaient bien un peu. Il me fut en vain parlé de « la manière » de jouer Shakspeare : je crois qu'il n'y a pas de manière de jouer Shakspeare. Il y a à suivre la pensée de celui qui remua le plus puissamment tout ce qu'il y a de rêve en l'âme humaine et qui en fit jaillir, aussi, les plus monstrueuses réalités.

Cette pensée est pleine de grandeur, de ridicule, de beauté, de hideur... Il y a à suivre la route merveilleuse et terrible de la vie sous les cieus les plus doux et les plus tragiques. Il y a à mettre les mots les plus harmonieux sur les plus harmonieux mouvements de pensée, et à enlaidir son geste aux plus troubles et aux plus basses actions.

Il y a enfin à vivre une vie si énorme, si pro-

fonde et si vaste qu'il est presque impossible de l'êtreindre.

J'ai essayé avec ferveur. Mes camarades et moi, nous fûmes souvent déroutés par des difficultés qui surgissaient de tous les coins. Ces difficultés, Mme Georgette Leblanc-Mæterlinck les avaient prévues toutes. Nous n'eûmes qu'à exécuter un plan merveilleux, merveilleuse-



Une galerie du cloître de Saint-Wandrille.

Cl. Branger

ment conçu par une des plus belles intelligences artistiques de ce temps.

SÉVERIN-MARS.

